

“grants viendront d'eux-mêmes, sans qu'ils y soient sollicités.”

Il ajoute que c'est par la création d'une grande école agricole et industrielle que le gouvernement pourra faire les modifications nécessaires dans la culture de ce pays.

Rien de mieux en effet pour développer l'agriculture dans le Bas-Canada que l'exécution des idées de M. Bonnemant.

Il y a longtemps que des réformes à peu près semblables sont demandées par la Presse Canadienne, mais la voix d'un étranger donnera peut être plus de force à ses paroles.

L. O. DAVID.

SILHOUETTES LITTÉRAIRES.

J. C. Taché — G. de Boucherville — LaRue — Gérin-Lajoie — Fréchette — Routhier — Lemay — Chauveau — L'abbé Casgrain — Alfred Garneau — David — Marchand — Fabre — Carle — Tom — Marmette — E. Gérin — Sulte — Dunn — Mousseau — Faucher de Saint-Maurice — Montpetit — Bourassa — L'abbé Provencher — Dessaulles — LeMoine — Fiset — Legendre — Buies — Decelles — DeGuise — Royal — Provencher — Mme Leprohon — Dansereau — Tassé, etc., etc.

PIERRE J. O. CHAUVEAU.

Nuda veritas.

—Eh bien, M. Lajoie, comment trouvez-vous que je vous trouve? Votre portrait ne dépare pas notre galerie canadienne. Pour un peintre du pays, il n'est pas absolument malvenu. La ressemblance est passable. Ce n'est pas fort de couleur; mais le dessin me paraît bon. Le dessin, voyez-vous, c'est la qualité du peintre portraitiste. Après cela, il attrape la couleur s'il peut. Mais il ne doit jamais oublier que la physionomie est, avant tout, dans les lignes.

—Vraiment, M. Lépine, vous m'avez mis dans la confusion; vous me peignez trop en beau, et réputation oblige.

—Même sous votre costume de fondeur de cuillère?

—Quant à cela, je vous avouerai que j'aurais autant aimé un accoutrement moins étrange.

—Allons donc! Vous n'y pensez pas; rien de plus pittoresque.

Et puis ce.....

—Pardonnez-moi d'interrompre, M. Lépine, mais je crois qu'on frappe à votre porte.

—Entrez.

La porte s'ouvre, et dans l'entrebaillement se dessine la silhouette d'un petit homme assez gros, prestement cambré sur sa colonne vertébrale, et qui salue, en souriant, avec une politesse urbaine. Il entre en se dandinant, un poing sur la hanche, froissant une paire de gants entre ses doigts, et va s'asseoir près du chevalet sur lequel sèche un portrait fraîchement ébauché de David.

—Tiens, M. Chauveau; soyez le bienvenu. Vous êtes ponctuel, et moi aussi. Je n'ai plus qu'à donner un coup de pinceau au portrait de M. Lajoie, à lui grisonner les cheveux, et à lui tirer les oreilles. ... Bien, voilà.

Maintenant, à vous, M. le Ministre. Quel genre de portrait désirez-vous: face ou trois-quart?

—J'aimerais assez un profil.

—Un profil, dites-vous! Mais y avez-vous réfléchi! Vous avez le profil de votre caractère. Voyez plutôt: front et menton fuyants, nez plus qu'ordinaire. Si j'étais disciple de Lavater, je dirais que vous avez du lapin dans la physionomie. En vous voyant, je pense à cette épigramme dirigée contre Louis XVIII, lorsque fut exposé, pour la première fois, le portrait de ce prince par le peintre Gros. Peut-être avez-vous lu ce quatrain, que le *Journal de Paris* a reproduit tout récemment, le quinze janvier passé, si je ne me trompe.

De la peinture admirez la magie,
Le Gros l'a peint, notre bon souverain.
Qu'en le voyant, chacun s'écrie:
Le Gros l'a peint, Le Gros l'a peint!

Louis XVIII, qui était un homme de beaucoup d'esprit, fut le premier à rire de l'épigramme, et répondit par ce bon mot: —Les Français s'amuse, nous ne nous amusons pas. Tant qu'ils rient, ils resteront tranquilles.

M. Chauveau est aussi un homme d'esprit, un gentilhomme aussi: il a la répartie fine, la saillie piquante. Pour cela, il est bien français. Nul ne sait mieux que lui saisir l'à propos pour décocher la parole à détente. C'est à lui qu'on doit ce bon mot à l'adresse de son ami Cauchon, lorsque fut exposé, pour la première fois, dans les couloirs du palais législatif, à Ottawa, le portrait du président du Sénat, avec ce luxe de dentelles et de soieries qui amusa si fort le public.

—C'est bien Cauchon, dit Chauveau; mais, ajouta-t-il en haussant les épaules, il a trop de soies.

M. Chauveau est entre deux âges, ni jeune, ni vieux. Sa petite personne rotonde est encore lestée; sa marche est ferme et agile. D'autre part, ses cheveux grisonnent; les muscles de son visage commencent à s'affaiblir. Ses grands yeux bleus, à fleur de tête, remarquables par leur douceur, n'ont plus cet encadrement de jeunesse qui donnait du velouté à leur éclat. Sa voix claire, et légèrement nazillarde, est plus brève. Les contradictions de la politique, qui aigrissent sa nature irritable, l'ont rendue saccadée. L'accent anglais, dont il n'a jamais pu se défaire, est plus remarqué.

Né avec une intelligence vive et prime-sautière, son développement fut précocé: il serait devenu un homme, s'il n'avait pas eu le malheur irréparable d'être élevé par des vieilles filles. Sa nature, plus sensible que forte, en a subi une entorse dont elle n'a pas guéri.

En mettant le pied hors du berceau, le petit Pierre était un petit prodige. Ses tantes qui l'adoraient, et qui le gâtaient plus encore, étaient dans l'admiration devant ses traits d'esprit. Sa mémoire heureuse retenait tout ce qu'on lui confiait. On lui faisait apprendre de petits compliments, des historiettes, des fables; et il débitait cela, debout sur un meuble, avec geste et entrain, aux applaudissements de son auditoire. De là datent ses premiers triomphes d'éloquence: pour tribune, un tabouret, pour manteau d'orateur, une jaquette. Acclamé avant l'âge, il n'a jamais oublié l'odeur de ce premier encens.

Elève du Séminaire de Québec, ses études furent brillantes. Sous le capot du jeune rhétoricien, on entrevoyait l'étoffe du

littérateur. Les écoliers n'avaient pas mis grand temps à deviner et à lui faire expier les défauts de son éducation féminine. Cet âge est sans pitié.

Sa trop grande sensibilité mettait en éveil leurs railleries. Pour un mot, pour un geste, pour la moindre moquerie, il pleurait.

—Qu'a-t-on fait encore à M. Chauveau? demandait, un jour, le maître de classe.

Un grand écolier efflanqué, armé d'un nez de Paganini, se lève.

—C'est moi, dit-il, qui ai envoyé un cartel à M. Chauveau; je l'ai provoqué en duel à coup de nez.

Cela n'empêcha pas qu'au sortir de ses études, M. Chauveau ne fût un des jeunes gens les plus distingués de son époque. Les dangers et les malheurs de son pays avaient surexcité son patriotisme. Rendons-lui cet hommage; les premiers accents de sa muse poétique furent un cri d'indignation. Il fallait du courage pour crier honte et malédiction au tyran sur les tombes de Duquette et de Lorimier. Les vers sont nuls, mais l'effort est généreux.

Admis au barreau après ses quatre ans de cléricature, il eut peu de soucis de se créer une clientèle. Ses goûts et ses talents d'écrivain le poussaient naturellement vers la carrière politique. Elu membre du parlement en 1844, il continua de de siéger jusqu'en 1855. Deux fois il prit place sur les banquettes ministérielles, d'abord avec le portefeuille de Solliciteur-Général pour le Bas-Canada, puis avec celui de Secrétaire-Provincial.

Surintendant de l'éducation depuis 1855, il occupa depuis 67 le fauteuil de Premier Ministre dans l'Assemblée Législative de la Province de Québec.

Ses premiers écrits avaient paru dans le *Canadien*, et l'avaient placé, tout d'abord, au premier rang de nos écrivains. Il a disséminé une foule d'articles dans le *Castor*, le *Fantasque*, la *Revue Canadienne*, le *Courrier des Etats-Unis*, dont il fut le correspondant canadien de 1841 à 1852. Il y a dans ces dernières correspondances des pages à lire. En 1856, il fonda le *Journal de l'Instruction Publique* et *The Journal of Education*.

M. Chauveau n'a écrit qu'un livre, *Charles Guérin*. Ce roman de mœurs canadiennes, ébauché d'abord, abandonné pendant longtemps, repris, quitté, parut enfin en 1852.

Postiche des romans français, mieux écrit qu'un grand nombre d'entre eux, *Charles Guérin* est un joli livre qu'on loue et qu'on ne lit pas. De canadien, il n'a guère que la signature. Il a toutes les qualités de la forme, excepté la vie: style élégant, harmonieux, irréprochable, mais sans nerf et sans couleur locale.

M. Chauveau est né, a grandi, a vécu dans la ville. Il n'a étudié nos mœurs canadiennes que dans nos salons mi-français, mi-anglais. Il connaît la vie rurale à peu près comme ce citadin, établi de la veille à la campagne, qui écrivait à l'apothicaire du coin de lui envoyer de la graine de pois. Et avec cela, M. Chauveau péroré en Chambre sur l'agriculture: et ses idées fécondes font pousser les rabioles autour de son fauteuil.

Avec des qualités littéraires sérieuses, *Charles Guérin* est mort sans avoir vécu; tandis que d'autres livres, plus faibles de style, moins ingénieux de fable, resteront, parce qu'ils sont travaillés sur le vrai, frappés sur l'effigie nationale.

Le public, trompé dans son attente, s'en est vengé par la satire. La verve française est loin d'être morte chez nous. *Charles Guérin* a servi de cible aux francs-tireurs: il porte encore attaché au flanc, avec bien d'autres, un dard qui l'a percé d'outre en outre. On ne s'attendrait pas à trouver ce trait de malice gauloise dans une lettre écrite par une plume que M. Chauveau connaît bien.

—Mon cher ami,

..... Tu te plains d'insomnie; écoute mon aventure, et je fais-en ton profit.

—En juillet dernier, j'étais allé rendre visite à un ancien compagnon d'études, qui vit dans les Cantons de l'Est. Après une journée de route fatigante, j'arrivai chez lui harassé; et je ne tardai pas à lui demander un lit, me promettant une bonne nuit de sommeil. Mais je comptais sans mes hôtes; j'étais à peine assoupi, que je m'éveillai assailli par une nuée de punaises. Impossible de dormir. J'allumai ma lampe, et, assis sur mon lit, j'allongeai la main vers deux petits rayons de bibliothèque accolés au mur. J'en tirai un volume. Je l'ouvri: le *Panthéon canadien* de M. Bibaud. Une plume ma ligne avait écrit au-dessous du titre: imprimé sur des feuilles de papier. L'idée de lire ne me vint même pas. Je déchirai les feuilles une à une, les roulai en pillules entre mes mains, et je m'amusai à les jeter sur les punaises, que je voyais se promener sur le couvre-pied. J'observai qu'aussitôt qu'une pillule tombait dans le voisinage d'une punaise, celle-ci baillait et restait assoupie. Curieux de ma découverte, je saisis un second volume. Je regarde: *Charles Guérin*. Une feuille est déchirée, roulée en pillule. Je n'avais pas lancé la quatrième, que toutes les punaises ronfiaient d'un sommeil léthargique, et me laissaient dormir tranquille jusqu'au lendemain.....

Pour être juste, il faut dire que M. Chauveau a écrit à une époque où les lettres canadiennes en étaient à leurs premiers bégalements. Le public littéraire existait à peine. Il est venu trop tôt dans un siècle trop jeune.

M. Chauveau était né homme de lettres. S'il avait suivi sa vocation, au lieu d'être un accident littéraire, il serait devenu un maître. La politique nous l'a enlevé. Il lui aurait fallu concentrer sa vie, il l'a éparpillée. La littérature canadienne regrette en lui son enfant prodige. L'ambition a commencé sa ruine, l'adulation l'a achevée.

Grand mandarin des écoles, il y fait ses entrées en palanquin, porté sur les épaules des inspecteurs. Elèves et maîtres lui tiennent les cassolettes d'encens sous le nez.

Vous ne savez pas depuis quand M. Chauveau déteste les Français? Depuis son voyage à Paris. Lui qui croyait parler le pur accent du faubourg Saint-Germain, il ne pardonne pas aux Parisiens de l'avoir pris pour un Anglais.

Il a été fort indigné de voir qu'il y avait, en France, quelques individus qui ne le connaissent pas.

—Tu crois, lui disait en ricanant Cartier, qu'à chaque station, le maire de la ville va venir te présenter une adresse!

Si vous voulez savoir l'anecdote du Vatican, demandez à l'honorable Langevin. Il y a aussi l'anecdote de l'Université-Laval, l'anecdote de Gérin, l'anecdote.... Mais non, je veux être bon prince. Quelques-unes de mes biographies auront besoin d'un grain d'épice.

L'entrée de M. Chauveau au ministère de l'Instruction Publique a inauguré, dans ce département, une ère nouvelle. Sous l'influence de cet esprit éclairé, l'éducation populaire s'est répandue, s'est relevée.

M. Chauveau est le plus poli de nos hommes publics, et le plus aimable.

Il a trop d'esprit pour être grave; lui seul se prend au sérieux. Ceux qui l'ont connu enfant, disent qu'il n'a pas vieilli; ceux qui l'ont connu depuis, le savent. Il arrive enfant à tout âge. Il n'a pas, il ne peut pas avoir d'ennemis; il n'a que des moqueurs. La faiblesse est le fond de son caractère; la délicatesse, le fond de son esprit; le fond de son cœur est la bonté.

Quand les grelots de la popularité auront fini de sonner, que restera-t-il de M. Chauveau?

Comme orateur? Rien: si ce n'est, peut-être, une page de son discours à l'inauguration du monument de Sainte-Foye.

Comme poète? Quelques strophes, la neige? poésie incorrecte, chevillée, mais gentille d'inspiration, qui restera, à moins qu'elle ne fonde aux rayons de la critique.

Comme prosateur? Il y a longtemps que *Charles Guérin* a suivi la pente du ruisseau.

Vivra-t-il comme homme d'Etat?

Je laisse à d'autres de le décider. J'ai voulu seulement juger l'homme de lettres.

PLACIDE LÉPINE.

Argenteuil, 8 mars 1872.

A TRAVERS MES LIVRES.

LE ROI DES LIONS

(Suite.)

L'intimité de Brummell avec le prince de Galles dura des années; mais tout passe en ce monde, même la faveur du prince.

Un jour donc, qu'après des libations trop copieuses, Brummell, en étant arrivé à ne plus pouvoir gouverner sa langue, s'oublia jusqu'à dire familièrement au prince: "George, tire la sonnette"; —le charme fut rompu. ... Le prince n'adressa plus jamais la parole au roi de l'élégance et des bonnes manières.

L'héritier présomptif, qui finissait volontiers avec Fox, Sheridan, et d'autres bons viveurs du temps; qui entraînait aussi résolument et aussi complètement dans une orgie que le plus gai de ses compagnons de plaisir, — traitait à ce que dans le langage du moins, on ne s'écarterait jamais du respect qui était dû à son rang. ...

Brummell, qui retrouva un protecteur dans le duc d'York, fut le premier à colporter dans les salons aristocratiques de Londres la nouvelle de sa rupture; et, comme de juste, s'en attribua toute l'initiative et tout le mérite.

Voici deux anecdotes rapportées par M. Lemoine, qui témoignent qu'il sût, avec son impertinence ordinaire, se venger des dédains de Son Altesse:

Deux dames dont les noms avaient une certaine ressemblance, une Mme Thompson, et une Mme Johnson, donnaient l'une et l'autre un bal le même jour. Le prince de Galles avait annoncé l'intention de paraître à celui de Mme Thompson, et comme c'était peu de temps après la rupture du prince avec Brummell, ce lui-ci avait été naturellement exclu de la liste des invités. Voici que le soir, au moment où Mme Thompson attendait à la porte son royal hôte, entourée d'un cercle nombreux, elle voit soudainement apparaître Brummell, armé de son plus aimable sourire. Compréhensif difficilement sa colère, elle lui donne à entendre qu'il n'a pas été invité. "Pas invité! dit Brummell en continuant de sourire; il faut donc qu'il y ait eu erreur." Et cherchant lentement dans toutes ses poches pour prolonger l'anxiété de la malheureuse Mme Thompson, qui tremblait de voir survenir le prince, il finit par tirer une carte d'invitation qu'il lui présente. "Eh! monsieur, s'écrie-t-elle, mais c'est la carte de Mme Johnson; mon nom est Thompson, monsieur!" Vraiment, madame! reprend Brummell de l'air de la surprise la plus innocente; mon Dieu, quel malheur! En vérité, madame Johns... Thompson, veux-je dire, je suis bien fâché de cette méprise; mais vous savez, Johnson et Thompson, Thompson et Johnson, cela se ressemble tant. Madame Thompson, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir." Et il se retire en faisant un profond salut, au milieu des rires mal dissimulés des invités de Mme Thompson.

Brummell avait coutume de dire, après sa rupture avec le prince de Galles: "c'est moi qui l'ai fait, je saurai bien le défaire."

Voici comme il y travaillait:

Le prince était gros, et son embonpoint servait de cible aux sarcasmes de Brummell.

Un jour, qu'avec trois de ses amis, il avait été heureux au jeu, il organisa une fête restée célèbre sous le nom de *bal des dandies*.

Le prince manifesta le désir d'y être invité. "Quand l'approche du prince fut annoncée, dit le narrateur, les quatre dandies prirent chacun une bougie, et allèrent le recevoir dans toutes les formes. Pierrepont, qui connaissait le prince, se tint le plus près de la porte; Mildmay, comme le plus jeune, était vis-à-vis, Brummell et Lord Alvanley à côté. Le prince entra, parla poliment à Pierrepont, à Mildmay et à Alvanley, puis il se tourna du côté de Brummell, le regarda, et passa sans avoir l'air de le connaître. Ce fut alors que Brummell, saisissant avec infiniment d'esprit et de promptitude l'hypothèse qu'ils étaient inconnus l'un à l'autre, dit tout haut à son vis-à-vis: "Alvanley, qui est ce gros homme de vos amis?" Ceux qui virent en ce moment le prince disent qu'il fut piqué au vif par le sarcasme.

Le prince rougissait, mais ne disait rien. Après tout, c'était de bonne guerre, et s'il était le plus fort, à coup sûr, l'autre était plus spirituel.

Une autre fois, Brummell passait devant un monument public au moment où la voiture du prince s'arrêtait à la porte.

Les sentinelles présentaient les armes; Brummell, avec le plus grand sérieux prit le salut pour lui, et ôta gravement son chapeau, en ayant l'air de ne pas voir qu'il était dans la voiture. Le prince, à ce qu'il paraît, rougit de colère, mais se tint.

Encore quelques anecdotes, qui sont curieuses à noter, et qui peignent l'homme, tout en rappelant une époque dont les mœurs ont disparu. Toutes ces anecdotes ont trouvé place soit dans l'étude de M. John Lemoine sur le livre du capitaine Jesse, soit dans celle de M. Villetard sur les mémoires de Thos. Raikes.

Un jour, on lui dit au club "Brummell, où donc avez-vous diné hier?" —Ah! dit-il, j'ai diné chez un individu du nom de R. ... Je presume qu'il désire que je fasse attention à lui, c'est pour cela qu'il m'a donné à diner. Je m'étais chargé des invi-